

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Pagination continue.

LE

Naturaliste Canadien

VOL. XXI (VOL. I DE LA DEUXIEME SERIE)

No 5

Chicoutimi, Mai 1894

Rédacteur-Propriétaire : l'Abbé V.-A. HUARD

PETITE CAUSERIE

On lit, dans les conditions indiquées sur la couverture, que le NATURALISTE est publié à seize pages. Cependant nos lecteurs ont constaté que jusqu'à présent chaque livraison a été d'au moins vingt pages. Nous n'avons pu en effet nous résoudre à publier seulement seize pages : et même nous trouvons que c'est bien peu qu'une vingtaine de pages par mois, quand on a devant soi le champ immense de l'histoire naturelle. Aussi nous faisons des vœux ardents pour voir arriver le moment où nous serons en position de donner à notre publication l'étendue qu'elle avait autrefois. En attendant, sans nous y obliger absolument, nous nous proposons bien de continuer à donner vingt pages par mois, surtout si l'encouragement reçu jusqu'à présent se continue....

* * *

L'incertitude que nous venons d'exprimer peut paraître étrange ; mais elle est bien réelle. Nous arrivons à la moitié du volume de l'année, et nous ne savons pas encore sur quel nombre d'abonnés nous pouvons compter ! Il y a des gens qui n'ont pas fini de délibérer sur la question de savoir si, oui ou non, ils vont prêter leur concours à la résurrection et au maintien du NATURALISTE CANADIEN. Attendre au qua-

trième ou au cinquième numéro d'une revue mensuelle pour la refuser, cela n'est-il pas prendre trop son temps ?

* * *

Le NATURALISTE n'est pas une œuvre de spéculation, et nous ne nous sommes point fait illusion au point de penser qu'il allait nous créer des rentes. Notre ambition, c'est qu'il ait les ressources nécessaires pour subsister. Mais encore faut-il qu'il les ait !—Tout cela, c'est une entrée en matière. Et la matière en question, la voici. Nous sommes déjà un peu endetté envers notre imprimeur. . . . , et nous serions bien réjoui si, parmi les abonnés de notre revue, il s'en trouvait encore un certain nombre qui, au milieu de l'apathie dont souffre ce siècle, auraient le courage d'aveindre leur portemonnaie, d'en retirer un billet d'UNE PIASTRE, et—menant jusqu'au bout leur héroïque entreprise—de nous l'expédier, en profitant pour cela de l'admirable organisation postale dont nous jouissons dans les temps modernes. . . .

* * *

Nous avons, en cours de publication, plusieurs travaux de longue haleine. Nous croyons que c'est propre à nuire, en une certaine mesure, à l'intérêt du journal. Aussi, en chaque numéro, nous interrompons l'un de ces ouvrages, ce qui laissera de l'espace pour une plus grande variété de sujets. Nous commençons cette réforme dès aujourd'hui.

* * *

Nos sincères remerciements au *Courrier du Canada* qui veut bien publier le sommaire de chacune de nos livraisons. D'autre part, nous dirons plus tard ce que nous pensons de l'attitude d'une certaine partie de la presse à l'égard du NATURALISTE CANADIEN.

ENTRONS EN CAMPAGNE!

Voici arrivée l'époque des grandes jouissances pour le naturaliste. Pour personne autant que pour lui, le réveil de la nature n'est plein de promesses. Il ne peut plus faire un pas en dehors de sa demeure, sans voir à chaque instant l'intérêt croître autour de lui. Voici la multitude des plantes de toutes espèces, dont chacune sollicite son attention, pendant que de tous côtés, dans l'air, sur les feuillages, sur le sol, le peuple insecte, dans son infinie variété, offre à son étude des objets toujours nouveaux. Le chant des oiseaux, leurs habitudes de vie, la guerre qu'ils font aux ennemis des nos récoltes ou les ravages que plusieurs d'entre exercent eux-mêmes dans les vergers ou les champs, voilà encore autant de sujets d'observation. Dans le domaine des eaux, le naturaliste voit le royaume des poissons, des mollusques, etc., où sa curiosité est également mise en éveil. Le sol lui présente ses richesses minéralogiques et géologiques, pendant que la voûte des cieux lui offre les merveilles de la Toute-Puissance divine sous une forme encore plus saisissante.

A cette saison, nous devons cesser, en une certaine mesure, d'être des naturalistes *du coin du feu*, pour devenir ce que les Anglais nomment des "field-naturalists." C'est l'histoire naturelle *vivante* qu'il nous faut maintenant étudier, et c'est autrement intéressant que les études faites en chambre. Quelque considérables que soient nos connaissances, quelque riches que soient nos collections, nous trouverons toujours à apprendre et à collectionner encore. Profitons donc de cette courte période de temps. Chaque fait nouveau que nous constaterons, il le faut enregistrer aussitôt. Telle petite note inscrite aujourd'hui sur notre carnet, pourra nous être fort utile plus tard. Et puis, la chasse aux spécimens, c'est notre grande affaire, chacun dans la spécialité que nous étudions.

Parmi nos lecteurs, il y en a sûrement un bon nombre qui voudraient se livrer à l'étude de l'histoire naturelle. Eh

bien, que ceux-là ne laissent pas s'évanouir un goût si précieux. Qu'ils commencent seulement ! non pas au mois prochain, non pas demain, mais aujourd'hui. Qu'ils se fassent une *collection* ! Toute collection commence par UN spécimen : qu'ils se procurent donc ce spécimen, auxquels les autres s'ajouteront rapidement, augmentant le trésor de jour en jour.

Les débuts sont un peu ennuyeux, nous le savons. Mais qu'on ne se décourage pas dès le commencement, et l'on verra bientôt son goût se transformer en une véritable passion, dont les jouissances sont aussi douces qu'elles sont saines pour l'esprit. Ah ! si l'on savait quelles sont les joies du naturaliste !

Pour nous, nous sommes à la disposition des débutants, et disposé à les aider en tout dans la mesure qu'il nous sera possible, pour tous les renseignements qui leur seraient utiles. Nous serions si heureux de pouvoir assurer à notre Province même un seul naturaliste de plus par année !

LA POSTE ET L'HISTOIRE NATURELLE

Jusqu'à présent, les amateurs et collectionneurs des divers pays profitaient du service des postes pour l'échange des spécimens d'histoire naturelle, auxquels on appliquait le tarif très favorable des *échantillons de marchandise*. Mais cet état de choses était plutôt toléré qu'autorisé. Or, il y a quelque temps, le Ministère des Postes des États-Unis adressa, aux pays faisant partie de l'Union Postale. La proposition de reconnaître formellement ce tarif réduit pour la transmission des articles d'histoire naturelle ; mais, fait extrêmement regrettable, la majorité de ces pays a repoussé la proposition. Voici les noms de ces gouvernements qui se refusent à un très léger sacrifice pour l'encouragement des sciences : *Allemagne, Autriche, Bolivie, CANADA, Espagne, Grande-Bretagne, Guatemala, Hongrie, Indes Anglaises, Japon, Norvège, Portugal, Russie, Suède, Tunis, Uruguay et Vénézuéla*. Nous regrettons beaucoup

de voir le nom de notre pays dans cette liste qui est loin d'être honorable.

Appliquer à l'expédition des spécimens d'histoire naturelle le tarif des lettres qui est dix fois plus considérable, c'est tellement exorbitant qu'en pratique cette expédition devient quasi impossible. Vous voulez, par exemple, envoyer à quelque entomologiste de l'étranger une boîte d'insectes à identifier, pesant 8 onces, pour laquelle jusqu'à présent vous n'auriez eu à payer que 8 cts pour l'aller et le retour ; or, si l'on vous fait payer suivant le tarif des lettres, à 5 cts par $\frac{1}{2}$ oz., votre envoi vous coûtera 80 cts, et \$1.60 pour l'envoi et le retour.—Il est vrai que dans l'intérieur du pays, de telles expéditions se font au taux de 1 cent par 2 onces, ce qui est assez favorable.

La question de l'affranchissement pour les pays étrangers reviendra certainement devant les autorités des pays de l'Union Postale. Et volontiers nous faisons écho à l'*Entomological News*, de Philadelphie, qui demande à tous les naturalistes d'user de toute l'influence dont ils peuvent jouir pour faire adopter la proposition qui précédemment a été refusée. Les gens qui cultivent les sciences ne sont pas déjà si nombreux, surtout dans notre pays, et ils ne reçoivent pas tant d'aide des gouvernements, en règle générale, qu'ils ont droit d'espérer qu'au moins on ne mette pas toutes les entraves possibles à leurs études. S'il s'agissait de la transmission presque gratuite des cigares, par exemple, on comprend bien que le service des malles en serait vite encombré et que les dépenses l'emporteraient de beaucoup sur les recettes. Mais les échanges des naturalistes, par la poste, sont assez peu fréquents, et les échantillons envoyés sont assez peu importants quant au volume et au poids, qu'il n'est question en cette matière que d'une très légère augmentation dans la quantité des matières postales et d'un fort mince revenu pour les divers gouvernements. Ceux-ci n'ont donc qu'un léger intérêt financier dans la question, tandis que, pour les naturalistes, dont la plupart sont loin d'être des millionnaires, il s'agit d'un intérêt pécuniaire très sérieux.

Espérons qu'avec le concours de tous ceux qui s'intéressent à l'étude des sciences naturelles dans tous les pays, la question sera prochainement résolue dans un sens très favorable. Espérons aussi que nous ne verrons plus figurer le CANADA sur la liste des nations qui refuseraient de favoriser l'étude des sciences naturelles.

COURS D'ENTOMOLOGIE POPULAIRE

(Continué de la page 61)

Les uns transforment, par un travail de tout instant, les détritits et les cadavres qui, sans cette transformation, empêcheraient bientôt l'air et y déposeraient les germes des plus funestes épidémies ; les autres, sentinelles vigilantes placées là par le Créateur, gardent les eaux contre les myriades d'animalcules qui cherchent à les empoisonner.

Il en est quelques espèces qui, à prime abord, paraissent essentiellement nuisibles, telles, en autres, les *doriphores* (bêtes à patate). Cependant elles rendent indirectement service au cultivateur soigneux et travaillant. En effet, il a été prouvé que les récoltes de pommes de terre (patates) ont été plus considérables, en proportion, depuis l'apparition de cet insecte en notre province, qu'elles ne l'avaient été auparavant. Et pourquoi ? Tout simplement parce que, une partie de la feuille étant rongée, la sève de la plante s'est dirigée abondamment vers le tubercule, le fruit. Les *doriphores* ont taillé comme le vigneron ; mais, bien entendu, ainsi que le vigneron détruirait sa vigne, s'il la dépouillait d'un trop grand nombre de ceps, ainsi les *doriphores* détruiraient le champ de pommes de terre, si le cultivateur ne voit pas à en empêcher la trop grande reproduction. Qu'il travaille, et le peu d'ennemis qui resteront, loin de lui nuire, l'aideront indirectement dans son labeur. Et voilà comment le Créateur a voulu que, par

son travail, l'homme tournât à son avantage ce qui, sans ce travail, serait, pour lui, une cause de destruction !.....

De quelle animation, de quelle abondance de vie, de quel déploiement d'activité les insectes sont cause, dans l'ordre de la création !

Allons par une belle journée de printemps faire une promenade dans la campagne. Le soleil répand à flots sur toutes choses ses rayons bienfaisants, une douce brise murmure dans le feuillage, et, mêlée à l'hymne de l'oiseau, s'élève vers le ciel la chanson joyeuse du laboureur confiant. Tout respire le calme, ce calme délicieux qui saisit l'âme, l'emporte aux sphères les plus hautes et la dépose aux pieds de Dieu où elle s'abîme dans un acte d'adoration suprême.

Arrêtons-nous sous ce bosquet et, auprès de ce petit ruisseau qui chante à travers les cailloux, écoutons, écoutons longtemps, recueillis et silencieux..... C'est un bruissement continu qui semble venir du ciel, qui semble sortir de terre et nous entoure de tous côtés ; c'est un murmure étrange qui s'élève on ne sait d'où ; c'est un concert majestueux qui se prolonge sans cesse et surpasse tous les autres concerts..... Quel est donc ce concert ? quel est donc ce murmure ! quel est donc ce bruissement ? C'est le travail de l'insecte !

Là, au-dessus de nos têtes, chante son refrain strident la cigale infatigable ; c'est comme un cri d'encouragement au laboureur qui travaille, la sueur au front, mais l'espoir au cœur. L'abeille, dans son vol lourd, passe en bourdonnant et s'arrêtera, là-bas, sur cette humble fleur qu'arrose le ruisseau, et qui cache en son calice le miel délicieux, ce nectar des anciens. Les mouches s'envolent gaiement, ne se doutant pas que, dans un instant, elles serviront de pâture à cet oiseau qui bâtit, dans le feuillage, son nid de mousse et de duvet. Le petit ruisseau semble maintenant endormi ; mais à sa surface courent, agiles, semblables aux araignées, les *gerris* voutés qui dévorent les insectes noyés que traîne à sa suite le courant paresseux. Au-dessus des hautes herbes qui croissent dans les fanges du ruisseau, de gentilles libellules, de

toutes formes et de toutes nuances, passent et repassent montant, descendant, s'élèvent, tourbillonnent vives et légères, bruisantes et joyeuses : ainsi que la cigale semble chanter pour le laboureur, elles, fées de l'air, semblent briller pour lui et lui montrer, à travers la transparence de leurs ailes diaphanes, la prospérité, cette fille du travail, et la félicité, cette reine des cœurs.

Écoutons toujours attentivement.

Dans le tronc de cet arbre sur lequel nous sommes adossés, un grincement monotone vibre jusqu'à nous : c'est le travail lent de la larve. Bientôt, chrysalide immobile, elle dormira silencieuse, jusqu'au jour où, toute régénérée, elle s'envelopera glorieuse sur l'aile de la brise, transformée en insecte rayonnant sous les feux du soleil. Secouons maintenant une branche de ce même arbre ; aussitôt nous en voyons descendre, suspendues à un fil protecteur, une infinité de chenilles rouges, ou blanches, ou bleues, ou vertes, qui s'étaient sur chaque feuille, attendant inconsciemment l'heure où il leur sera donné de s'envoler sous la forme de ces papillons capricieux qui volettent de fleur en fleur.

Et puis, la nuit est venue ; le soleil lentement s'est englouti dans les brumes du couchant ; le laboureur est rentré à son foyer, l'oiseau à son nid : tout bruit a cessé. Seul, l'insecte accomplit toujours son travail mystérieux ; dans le tronc de l'arbre, c'est toujours le même grincement monotone ; autour de nous, toujours le même bourdonnement ; au loin, toujours le même cri strident du grillon. La nuit a voulu tout plonger dans son ombre ; seules la luciole et l'étoile lui résistent : l'une scintille au firmament, l'autre, de minute en minute, perce la nuit de son éclat phosphorescent. Pendant que tout semble plongé dans le gouffre de la mort, l'insecte est là qui annonce la vie et qui continue pendant la nuit le concert de louanges que la nature entière faisait monter, tout à l'heure, vers le Créateur tout puissant.

Oh ! oui, oui, chétif insecte, tu as un rôle dans la nature puisque, à tout instant et du jour et de la nuit, tu nous mani-

festes la bonté et la grandeur de cet Etre suprême, que tant d'aveugles, hélas ! s'obstinent à méconnaître !.....

Enfin, je terminerai ce chapitre en redisant avec l'abbé Provancher: —“L'insecte, on ne peut le nier, est éminemment utile, soit en exerçant son office de destructeur sur le trop-plein de la nature, soit en devenant lui-même la pâture d'un grand nombre d'êtres d'une utilité reconnue.....

“Et qu'on n'aille pas croire que les œuvres de ce monde ténébreux de l'atôme ne puissent jamais tendre à la grandeur, au gigantesque ! Leurs œuvres, sans doute, sont toujours proportionnées à leur taille, mais, chez eux, le nombre supplée à la taille. Et si nous comparons leurs forces à nos forces, leurs ressources à nos ressources, leur habileté à notre habileté, nous trouverons que dans la voie du grandiose et du sublime, les insectes nous ont devancés et de loin ?”.....

(A suivre)

GERMAIN BEAULIEU.

FORMATION DU SAGUENAY

(Continué de la page 65)

A dix milles à l'ouest de la Grande-Baie, près de Laterrière, ces hauteurs, que nous avions presque perdues de vue, apparaissent de nouveau après avoir fait un grand détour au sud-ouest, et reprennent leur “roub-de-vent” si brusquement changé à Saint-Alexis. Elles s'élèvent graduellement jusqu'au lac Kénogami, côtoient ce lac à gauche en s'échancrant à Picoba, passent au sud du lac Vert et du lac Sec, fléchissent au sud-ouest une petite demi-lieue, et là, forment un entonnoir d'où sort la Belle-Rivière. Continuant à l'ouest, elles s'échancrent encore fortement à deux endroits pour livrer passage aux rivières Koushepeganiche et Métabetchouan, et viennent frapper le rivage du lac Saint-Jean à un mille à l'ouest de cette dernière rivière. De là, courant au sud-ouest, elles s'abais-

sent de moitié pour s'exhausser de nouveau en approchant la rivière Ouiatchouan, où la chute de ce nom, d'une hauteur de 236 pieds, les franchit d'un bond à un mille au sud du lac. Elles se prolongent ensuite dans l'ouest plusieurs milles encore, c.-à-d. jusqu'à leur rencontre avec la vallée étroite de la rivière Ouiatchouaniche ; elles tournent alors au sud et suivent la rive gauche de cette rivière en la remontant vers sa source. Après avoir marché six milles dans cette direction, arrêtez-vous et regardez à l'ouest. Que voyez-vous ? On aperçoit la rive ouest de cette rivière, et, dans les hautes terres qui la dominant, on voit une large issue, une porte toute grande ouverte, pour ainsi dire, qui nous invite de ce côté. Vous avancez, vous montez insensiblement le léger plateau qui forme le seuil de cette porte, vous voilà sur la hauteur des terres ; le terrain s'inclinant alors au sud-ouest, l'eau coule vers le Saint-Maurice.—Vous venez de franchir le grand bassin alluvial du Saguenay, vous avez devant vous la rivière Croche, l'ancienne décharge du lac Saint-Jean vers le Saint-Laurent. Ici vous n'êtes pas à 1,000 pieds au-dessus de la mer, c'est-à-dire vous êtes bien au-dessous du sommet du cap Trinité et de toutes les hauteurs qui bordent la rivière Saguenay depuis le Cap-à-l'Est jusqu'à Tadoussac.

Maintenant, rentrons de nouveau dans notre domaine, dans ce bassin dont nous venons de découvrir un des secrets importants, et continuons notre exploration en longeant les hauteurs qui en bornent les contours opposés à l'ouest, au nord et à l'est.

Laissant la rivière Ouiatchouaniche à droite, vous vous dirigez vers le nord-ouest, passant en arrière des cantons Roberval, Ouiatchouan, Ashuapmouchouan, Desmeules, Dufferin, et vous venez frapper la rivière Chamouchouan à un mille en arrière de l'angle sud-ouest du canton Normandin. Dans ce long trajet, vous avez traversé les rivières Iroquois, à l'Ours et aux Saumons qui coulent au nord-est : les deux dernières se déchargent dans la rivière Chamouchouan.

Traversant cette dernière rivière au pied des grandes

chutes, vous continuez au nord-ouest et rencontrez bientôt les sources de la rivière Ticouabé, ainsi qu'une file de lacs que vous suivez jusqu'à leur décharge dans la rivière Mikouacha. Vous dirigeant ensuite vers le nord, jusqu'à la jonction de cette dernière avec la rivière Wassiamska, vous suivez celle-ci quelques milles et, la laissant à droite, vous traversez la péninsule qui la sépare de la rivière Mistassini dont elle est tribulaire.

Changeant votre course au nord-est, vous laissez Mistassini en arrière et traversez bientôt les rivières au Foin, aux Rats, avec son lac, la belle rivière Mistassibi en bas des grandes fourches, le petit Péribonca jusqu'à sa tête (à 50 milles environ du lac Saint-Jean,) la rivière Alex à sa source, le Grand Péribonca à 75 milles de son embouchure. Tournant au sud-est, vous revenez près du Grand Péribonca au lac Sotogama en contournant la montagne de la *Factorie* que vous suivez jusqu'aux sources de la rivière à l'Ours du nord ; vous franchissez alors Shipshaw avec sa large échancrure à gauche (au N.-E.) les rivières des Vases, Valin et Caribou (ces dernières prennent leurs sources dans les monts Sainte-Marguerite que nous côtoyons dans le moment). Tournant enfin au sud, vous venez frapper le Cap-à-l'Est, à la sortie du Bras de Chicoutimi dans le Saguenay, notre point de départ.

Dans ce long circuit que nous venons de parcourir à la hâte, nous n'avons fait que jalonner les grandes lignes qui dessinent bien clairement les limites certaines du grand bassin alluvial, laissant de côté tout ce qu'il renferme d'important, d'intéressant et d'instructif, mais nous réservant le droit d'y revenir, lorsque nous l'aurons fait sortir un bon jour du sein de la mer.

Vous reconnaîtrez de suite, en jetant la vue sur la carte, cette chaîne de montagnes que vous venez de côtoyer en faisant avec nous le grand tour du Bassin, dont les dimensions définies assez exactement vous donnent une superficie d'environ deux mille cinq cents lieues carrées. (2,500)

Maintenant, faites entrer les eaux de la mer dans ce vaste

bassin, dans cet immense plat allongé, à une hauteur assez élevée pour que les plus bas sommets des montagnes qui l'entourent en soient submergés, tel que le décrit exactement M. l'abbé Laflamme, en créant l'océan saguenayen, "cette Méditerranée" des premiers âges géologiques.

Ce ne sera plus une *décharge puissante* qu'elle aura alors. cette mer intérieure,—elle n'en a pas besoin, puisque l'océan en a pris possession et ne lui demande aucun tribut,—ce sera tout naturellement un détroit où les eaux salées de l'océan et de cette mer se confondront de plein niveau, tout comme la Baie d'Hudson avec l'Atlantique. Ce qu'elle drainait alors, cette mer saguenayenne le bassin hydrographique actuel le draine encore, pas un acre de plus, pas un pied de moins; l'effet de ce drainage était tout à fait nul; une goutte d'eau dans la mer, pas plus.

"Plus tard," dit M. l'abbé, "un léger mouvement ascensionnel se produisit dans l'Amérique éozoïque. L'océan atlantique cessa de mêler directement ses eaux à celles que les rivières de l'intérieur apportaient constamment dans le bassin du lac. Celui-ci de salé devint d'abord saumâtre, puis complètement doux, et prit peu à peu l'apparence qu'il a maintenant, sauf les dimensions qui restèrent peut-être beaucoup plus grandes; l'ouverture par laquelle s'écoulait le trop-plein de ses ondes fut usée, creusée petit à petit par les courants, et cela d'autant plus profondément que la masse d'eau était plus considérable et que son passage au même endroit fut plus prolongé. Et comme il n'y a aucune raison de dire que le lac Saint-Jean silurien ne se déchargeait pas par la même rivière que le lac contemporain, nous devons croire que la rivière Saguenay existe depuis les époques géologiques les plus anciennes."

(A suivre)

P.-H. DUMAIS.

LE CAMÉLÉON-BIJOU

—“Ah ! Ciel ! Quelle horreur !... Cette bête sur votre épaule, mademoiselle ! Ah !... Je vais m'évanouir....

—De grâce, chère madame, reprenez vos esprits. Qu'y a-t-il donc ? Avez-vous peur de ce joli animal que voici ? C'est la première fois que vous en voyez ? En effet, cela ne fait que d'arriver; mais, dans quelques jours, ce sera très porté.

—Comment, ce sera porté ?

—Mais oui, madame ! Ces messieurs les fixent à leur cravate ou sur leur chapeau, à l'aide du petit collier et de la chaînette que vous voyez ; nous, nous les attachons au corsage ou sur la chevelure, et c'est d'un gracieux, oh !—Les journaux en ont bien parlé, et ça va être la mode.

—Dites donc, ma chère, comment est-ce que ce'a s'appelle ?

—C'est un caméléon, madame.

—Et croyez-vous que je pourrais m'en procurer un quelque part ?

—Il est bien tard. Hier, soir, ils étaient presque tous vendus.

—Ah ! quel malheur, si je ne puis en avoir ! ”

Nous n'avons pas assisté au dialogue ; mais il a dû se tenir plus d'une fois, en ces derniers mois, si les journaux ne nous ont pas trompés. C'est à Chicago, paraît-il, que la mode a commencé en Amérique, et la vente des caméléons y aurait été considérable durant l'Exposition, pour se continuer ensuite en d'autres villes des Etats-Unis et du Canada. Mais, en plusieurs endroits des E.-U., on a fait cesser ce commerce. A Montréal même, en février dernier, la “ Société protectrice des animaux ” a demandé l'arrestation des marchands de caméléons, en soutenant que ces reptiles sont des animaux domestiques. Le tribunal, après étude de la question, s'est refusé à les considérer comme tels et a renvoyé l'action. Il ne suffit pas, en effet, pour avoir rang d'animal domestique, de figurer, très occasionnellement, au cou de ces messieurs ou de ces dames ! Si la magistrature s'était méprise au point de l'admettre, croyez-vous que les souris et les mouches, par exemple, qui habitent constamment nos demeures, ne se seraient pas prévalués de ce précédent pour intenter force procès aux chats et aux ménagères, leurs ennemis déclarés ? En outre, nous ne voyons pas bien quelle plus grande barbarie il y a à nous ne voyons pas bien quelle plus grande barbarie il y a à mettre une chaîne d'or au cou d'un caméléon, qu'une chaîne de fer au cou d'un chien.—Mais on les porte sur soi comme

ornement...—La grande cruauté ! Si les pauvres chats n'étaient jamais soumis à pires traitements, ils auraient la vie douce !

Donc, tout ce qu'il y a à dire de cette mode de porter des caméléons vivants, c'est qu'elle est plus ou moins ridicule. Ce n'est pas, du reste, le seul exemple qu'il y ait de ces procédés de décoration. Dans l'Amérique du Sud, dit-on, les dames ornent leur toilette de soirée de ces beaux insectes lucifères que l'on trouve dans ces riches climats.

Par exemple, ce qui ne manque pas d'être original, c'est de voir les dames se familiariser à tel point avec des reptiles, eiles que la simple annonce d'une souris errant dans les environs, ou la rencontre d'une jolie chenille verte sur une feuille de chou, remplit d'une alarme folle ou d'une indicible horreur. —Voilà bien les contradictions de la vie, et, d'autre part, l'influence de la mode.

Or, nous sommes devenu dernièrement, par aventure, possesseur de l'un de ces caméléons, dont nous ne nous proposons certes point d'orneinter notre costume, mais qui, par contre, nous offre un intéressant sujet d'étude.

Le premier résultat de nos observations, c'est que ce caméléon n'en est pas un ! C'est déjà une grave affaire. Nous avons commencé à douter en lisant ces mots imprimés sur la boîte dans laquelle on les livre à l'acheteur ; LIVE CHAMELEONS ! FROM FLORIDA CURIO CO. Il est bien connu, en effet, que ces reptiles ne se rencontrent qu'en Afrique et dans l'Inde, et dans quelques parties de l'Espagne.



Fig. 4.—Le Caméléon.

Mais il y a encore bien d'autres raisons qui démontrent la supercherie. Que l'on compare seulement ces prétendus caméléons avec la gravure que nous donnons contre de l'une des espèces du vrai caméléon, et l'on verra que la ressemblance est loin d'être frappante. Grosse tête, occiput relevé en pyramide, dos

à forme comme tranchante, queue volubile, chacun des deux faisceaux de doigts réuni par une membrane qui va jusqu'aux ongles, poumon d'un très fort volume et qui permet à l'animal de se gonfler d'air à volonté, mouvements de grande len- teur, langue d'une longueur considérable : voilà les princi- paux caractères du caméléon. Or le reptile dont il a tant été question sur les journaux, dans ces derniers temps, n'a aucun de ces caractères. Il est d'une apparence tout à fait élégante et gracieuse, au lieu d'être le laid personnage que représente notre gravure, et qui n'est pourtant pas aussi disgracié sous ce rapport que d'autres espèces caméléoniennes. Tout ce que notre reptile a de commun avec le caméléon véritable, c'est d'appartenir, lui aussi, à l'Ordre des SAURIENS.

Nous avons d'abord pensé que le petit animal était de la famille des *Lacertiens*, et n'était autre qu'un "Lézard" (qu'il ne faut pas confondre avec les salamandres de notre pays que l'on désigne à tort par ce nom de lézard). Mais sa *langue peu extensible et non divisée en deux filets* nous a empêché de le ranger dans cette famille, et nous croyons ne pas nous tromper en disant qu'il appartient à celle des IGUANIENS ; la forme particulière de ses doigts nous le fait rapporter au genre *Anolis*. Le manque d'ouvrages sur la faune américaine ne nous permet pas de reconnaître à quelle espèce d'*Anolis* nous avons affaire.

Plusieurs espèces d'*Anolis*, comme cela se voit aussi chez les représentants d'autres familles de Sauriens, n'ont pas moins que le caméléon la faculté de faire varier la couleur de leur peau. Celui que nous possédons est habituellement d'un beau vert tendre ; le ventre est blanchâtre ; sur le dos, une ligne longitudinale violette. La première nuit, nous l'avons laissé dans la boîte de carton bleu-foncé dans laquelle le marchand les livre aux acheteurs ; et, le lendemain matin, le reptile était devenu *brun*. Nous le transportâmes alors sur des plantes de fenêtre ; il y passa plus d'une heure sans varier de coloration, excepté une ou deux petites taches vertes que l'on voyait au bout de ce temps. Mais, étant revenu le soir, une dizaine de minutes après, nous fûmes surpris de le trouver devenu tout vert. Nous avons voulu renouveler l'expérience, mais sans succès : après une nouvelle nuit passée dans la même boîte, notre hôte conservait sa coloration verte ordinaire. (*) Un autre

(*) Dans l'avant-dernière nuit avant le tirage de notre journal, nous avons fait l'intéressante observation que voici : à 9½ hrs, dans l'obscurité, le reptile, qui cor- mait sur l'héliotrope où il se plaît à demeurer, était de couleur brune ; à minuit, la lampe éclairant depuis plus de deux heures, il avait repris sa couleur verte ordinaire, qu'il a conservée pendant la nuit suivante.

jour, nous l'avons maintenu, durant six heures, sur une surface d'un rouge très vif : mais cela ne l'a pas amené à rougir le moins du monde (ce qui prouve, suivant le point de vue où l'on se place, ou bien qu'il est d'une effronterie consommée, ou que ses convictions conservatrices sont d'une rare solidité.)

Ces expériences suffisent pour démontrer la fausseté de la croyance vulgaire que ces animaux prennent la couleur des objets qui les entourent. On admet plutôt aujourd'hui que ces changements de coloration sont dus aux passions de crainte, de colère, etc., qu'éprouve le reptile. C'était aussi l'avis de Buffon. Et, si l'on veut savoir comment se produisent ces variations, il faut n'y voir que le jeu du pigment (matière colorante de la peau) : suivant que cette substance rentre complètement dans le derme, ou se montre, en tout ou en partie, à la surface de cette couche de la peau et paraît alors entre elle et l'épiderme, la peau devient colorée de telle ou telle nuance.

Les frais de pension de notre Anolis sont modiques ; il boit chaque jour une ou deux gouttes d'eau, et prend quelques petits grains de poudre de sucre, ce que même il ne fait pas tous les jours. On aurait tort de s'alarmer à la vue de ces dépenses : il n'y a pas de quoi mettre en péril l'existence du NATURALISTE.

BIBLIOGRAPHIE

Canadian Uroceridae, by W. Hague Harrington, President of the Entomological Society of Ontario. 1893.

C'est une monographie complète d'un ordre d'hyménoptères bien intéressants ; il n'y est question que de la faune canadienne, mais la plupart des espèces américaines se rencontrent dans notre pays. Cette publication rendra les plus grands services à nos entomologistes, et nous en félicitons le distingué Président de la Soc. Entom. d'Ont.

Nos remerciements pour l'envoi d'un exemplaire.

A Chicoutimi, on a trouvé en fleurs une *Viola tricolor*, L. (Pensées) le 11 avril ; et le *Taraxacum dens-leonis*, Desf. (Pissenlit), le 30 avril.